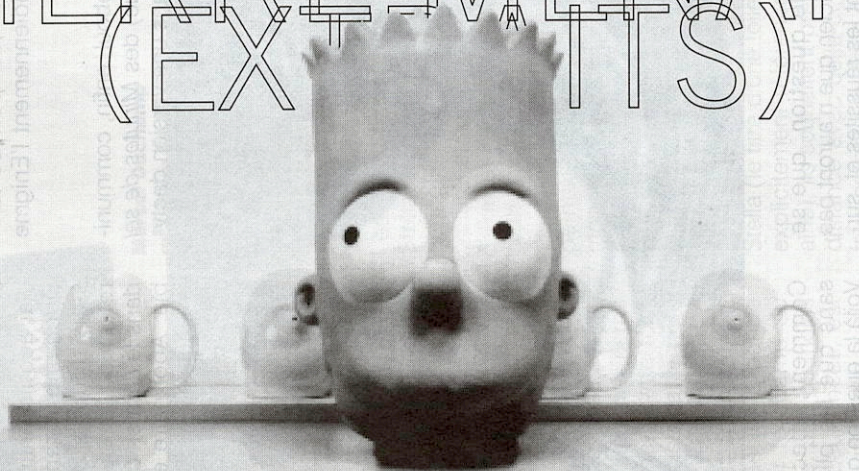


Omnibus

LES DERNIERS JOURS DE PIERRE MENARD (EXTREMITÉS)



MISE EN PLIS
(LA PEINTURE ENTRE DÉCONSTRUCTION
ET COSMÉTIQUE)

**MUSEE
COMME
LEU
DE
RESISTANCE**

Olivier Blanckart
Portrait ni fait ni à faire

Haim Steinbach - Pop art 1.2
1990 - 114,3 x 72,4 x 64 cm - courtesy galerie Yvon Lambert

Se prendre à dresser un portrait d'Olivier Blanckart, c'est d'emblée plonger dans le picaresque. Et combien, connaissant le personnage, sourient, déjà, gentiment ? Clownesque ne serait-il pas un terme amplement suffisant pour qualifier cette figure rondouillarde qui s'agite fébrilement dans le milieu de l'art ? N'est-ce pas flatter que de trouver une quelconque ascendance à cet individu, un peu rustre, un peu gnome, qui ne râte pas une occasion de distribuer ses tracts truffés de mauvais jeux de mots et qui, parfois même va jusqu'à s'affaler, tout puant dans son costume de nécessiteux, à la porte d'un vernissage branché ? Evidemment, tout cela ne fait pas très chic. Mais vouloir réduire Olivier Blanckart au simple rôle de pailleuse, c'est s'accorder une facilité qui trahit pour le moins la fatuité et la légèreté avec lesquelles beaucoup déambulent aujourd'hui sur la scène de l'art.

Aussi, insistons sur le parallèle littéraire, car Blanckart nous semble tout droit sorti d'un roman des «Lumières», une espèce de Jacques, moraliste et libre penseur, une sorte de nature prométhéenne, en gros. A son endroit, nous pourrions encore évoquer les figures drolatiques de Rabelais ou celles de Jarry, rehaussées d'un rien des héros de Joyce, tant Olivier Blanckart est emporté, fantasque et insoumis à la fois. Mais ce serait pousser un peu loin la charge. Non ! l'image la plus approchante de la démarche de l'artiste serait, sans doute, à prendre dans la vie de Philippe Semmelweis. Cet obstétricien hongrois du siècle passé, malgré son acharnement, n'a jamais pu faire admettre à ses collègues de l'Europe entière qu'ils devaient se laver les mains avant chaque accouchement. Car c'était sans compter avec la suffisance de ces gens de science, comme le relate Céline dans la thèse qu'il consacra au parcours chaotique de ce médecin⁽¹⁾.

Olivier Blanckart, dans toutes activités quotidiennes, ses engagements sociaux, politiques et artistiques, montre la même hargne que ce Semmelweis, le même entêtement, énervement face à la bêtise, la même responsabilité envers la vérité. Cependant, alors que le hongrois ne pouvait que s'enfermer dans ses certitudes gouvernées par l'intuition (étayées seulement par quelques statistiques) qui restaient encore à prouver rationnellement, scientifiquement, l'artiste, lui, agit sur le terrain de l'art et, de fait, sait qu'il navigue entre raison et inspiration. Là, où le scientifique est tombé (Semmelweis est devenu fou, il en est mort) car porteur d'une conscience trop tendue par rapport à la formulation qu'il pouvait en donner, Olivier Blanckart reste debout dans une sorte d'entre-deux-

Hervé Legros

Olivier Blanckart

Portrait ni fait ni à faire



Olivier Blankart - **Rectolax**
Fuca
(Lavier s'était bouché de l'intérieur)
1992 - 10 x 15 cm

Fond de page :

Olivier Blankart - Jean-Michel - 1992

mondes, par l'entremise de cette même connaissance immédiate qui fit trébucher le médecin. Il n'est donc pas question d'échec chez l'artiste, mais d'équilibre ; un équilibre précaire au dessus de la fissure qu'il produit.

Cette faille dans la réalité ou le «bordel ambiant»⁽²⁾, Olivier Blanckart la libère sur le mode de la parodie, par ce qu'il appelle des «pirouettes». Que ce soit, les mises en scène de son personnage (ex. *Jean-Michel le SDF*, alias O.B. allant exposer ses sacs poubelle à l'ouverture de l'exposition de Sylvie Fleury à la Galerie Urbi & Orbi. L'opération s'intitulait : *Une Ville si Fleurie*, Nov.1992), les tracts aux accents douteux (ex. *LES RAIDES DIX MECS APPARTIENNENT A TOUT LE MONDE*, 1993), les œuvres récentes, réalisées principalement dans du carton ou avec des éléments hétéroclites (ex. *La Moumoute Hard de Dijon*, 1993, perruque enduite de moutarde), ou encore les opérations de style commando (ex. *Le Protocole Compissionnel*, 1993, uriner sur une œuvre de Piotr Nathan montrant une tache d'urine sur un matelas ayant accueilli un malade mort du SIDA), toutes les manifestations artistiques ou para-artistiques d'Olivier Blanckart stigmatisent des situations qu'il considère pour le moins suspectes ou ridicules dans l'art d'aujourd'hui et auxquelles il ne peut acquiescer.

Ainsi cette pratique se signale moins par la prise de position qu'elle peut laisser supposer ou la résistance face à ce que l'artiste juge comme un ordre établi, voire un quelconque engagement, que par l'urgence qu'elle détermine pour un moment donné dans le but de combattre une certaine mollesse, par l'irritation ou la simple présence. « *Quelqu'un qui est malade, dit Olivier Blanckart, c'est quelqu'un de faible et d'éveillé, quelqu'un qui attend. On lui apporte une présence, c'est un geste faible, mais c'est le moins que l'on puisse faire. C'est comme cela que le lien social se noue et ce lien humain là est incassable. J'entends que l'art fonctionne sur ce principe* »

Avec Olivier Blanckart, l'art fonctionne dans l'immédiateté, incluant autant l'ivresse d'une situation bancale dictée par la révolte, que le risque d'une chute en ayant voulu trop en dire. A ce stade, les railleurs pourront toujours se remémorer le juge pénitent de Camus⁽³⁾, et apprécier sur quel ton sarcastique il nous renvoie nos propres lâchetés.

(1) *Semmelweis (1818-1865)*, L.-F. Céline, Gallimard.

(2) Selon le titre d'un triptyque d'Olivier Blanckart intitulé : *Le chaos initial, le Bordel ambiant, la Lutte finale*, 1991

(3) *la Chute*, A. Camus, Gallimard.